

H A R A N G U E

D E L A N A T I O N

A T O U S L E S C I T O Y E N S ,

S U R L A N É C E S S I T É

D E S C O N T R I B U T I O N S P A T R I O T I Q U E S .

P A R M . C É R U T T I .



A P A R I S ,

Chez D E S E N N E , Libraire , au Palais Rnyal.

1 7 8 9 .

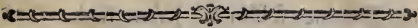
Kare

DC

141

.F74

no. 700



P R É F A C E.

O N reproche à mes Ecrits un luxe d'images dont je ne puis me défendre ni me repentir. Ce n'est pas que j'ambitionne un style magnifique & brillant; mais je traite des sujets qui parlent à mon imagination: il faut bien qu'elle réponde. Malheur à elle si elle demeueroit muette & insensible!

Newton devient Poëte, disoit d'Alembert, toutes les fois qu'il raisonne sur la Nature, sur le Temps, sur l'Espace. Le même d'Alembert cependant blâmoit dans Buffon ce qu'il admiroit dans le Géometre Anglois: c'est qu'il étoit Géometre lui-même & non Naturaliste. Il étoit indulgent pour son Art, & sévère pour celui qui n'étoit pas le sien. L'esprit géométrique qui mesure l'Univers, ne mesure pas aussi bien ses Rivaux.

Je suis bien loin de vouloir m'assimiler à

ces Hommes sublimes : j'aime seulement à m'agrandir comme eux devant les grandes choses. Règle générale : quand l'imagination charge un objet , elle est vicieuse : quand elle l'anime , elle est utile : elle donne un corps aux idées & les jette vivantes dans l'esprit des Lecteurs.

Les Publicistes qui regnent aujourd'hui , doués d'une politique toute spéculative , ont formé une espèce de Secte mystique , qui , comme toute fausse Religion , a ses dogmes superstitieux , son fanatisme persécuteur , son hypocrisie austère , & même son langage obscur & barbare. Leur imagination n'est pas féconde en figures , mais en chimères. Leurs débats métaphysiques sur la Constitution Françoisè. pourroient sembler aussi ridicules & aussi intolérans que les disputes sur la Constitution *Unigenitus*. Ils extravaguent sur les billets d'Etat , comme l'on extravaguoit alors sur les billets de Confession ; en un mot , ils décomposent la langue , la raison & le Gouvernement , pour se composer un Empire.

Celui qu'ils ont usurpé est très-étendu. Ils ont asservi à leurs opinions exagérées un Peuple ardent qui les exagere encore. Si les effets n'en étoient pas terribles, les excès en paroîtroient divertissans. Ce seroit un spectacle vraiment comique de contempler tous ces Prédicans-Législateurs, qui, sans aucune notion politique, fondent des Etats qu'un souffle renverferoit, & qui, ne considérant, ni les liaisons intérieures, ni les relations externes d'un Gouvernement, font de la Monarchie un systême idéal, & de la France, une Planete isolée du reste du monde.

Tels on nous peint les Illuminés du Mont - Athos ; tels on nous décrit les Pélegrins des Croisades : les premiers, au milieu du jour le plus éclatant, ne voyoient que la lumiere bleue dont ils se croyoient environnés ; les seconds, pour délivrer leurs Freres du joug Musulman, exterminoient tous les Fideles qui refusoient de les suivre.

Ces événemens sont des leçons qui nous

apprennent combien la mesure est nécessaire dans les principes politiques , & combien les idées extrêmes sont contagieuses dans les révolutions populaires. Plus alors on s'écarte du but , plus on croit approcher de la perfection. Fiers de leur égarement , les esprits ne supportent aucun Contradictéur ; ils ne souffrent pas même aucun Conciliateur : c'est un torrent qui emporte jusqu'au pont qui communiquoit aux deux rives ; ou plutôt , ce sont des aveugles qui se servent de leur bâton pour repousser leurs guides.

Et que dire à une foule énérgumene à qui toute modération est suspecte , & toute autorité , celle même de la Renommée , odieuse ? N'entendez-vous pas avec quelle facilité ils blasphèment les noms de Montesquieu , de Robertson , d'Hume , de Mably ! Il n'est pas question , disent-ils , de consulter les Livres , mais de consulter les lumières du dix-huitième siècle ; comme si l'on pouvoit séparer les lumières d'avec les Livres qui les ont répandues ; comme

si ces Philosophes avoient écrit dans le quatorzieme siecle , ou comme si le dix-huitieme siecle ne commençoit que depuis trois mois.

Cette exagération , au reste , est un effet naturel d'une noble effervescence. Quand une liqueur généreuse fermente , elle s'échappe avec plus de force qu'une liqueur commune. Le mouvement qui nous emporte aujourd'hui , est dû en partie à des impulsions perfides , & en partie à des impressions sublimes : quand on se précipite dans la Liberté , on renverse jusqu'aux barrières qui la protègent.

Mais , comme l'a observé un Ministre attentif & profond , nous ne sommes parvenus , malgré notre impétuosité , que sur les bords du précipice. A Dieu ne plaise que nous retrogradions vers l'esclavage ! Mais nous pouvons , mais nous devons retourner au plutôt aux bornes immuables de la Liberté légitime.

Le François a besoin d'enthousiasme pour se détacher des vieux préjugés , & à plus

forte raison pour se détacher d'une erreur toute nouvelle. On ne sauroit imaginer jusqu'à quel point l'a exalté, l'a enflammé, l'a transfiguré, le noble espoir d'affranchir la Nation. Mais il s'agit en ce moment de la libérer. Les contributions patriotiques sont plus pressantes peut-être que les armemens. Elles sont aussi plus difficiles. L'Orateur des subsides n'est pas aussi bien écouté que celui des insurrections. Voilà pourquoi j'en ai choisi un accoutumé à tout obtenir. La Nation, haranguant elle-même les Citoyens, doublera, non leur richesse, mais leur zèle. Je me suis fait Catéchiste du Peuple dans un autre Ouvrage : dans celui-ci, je me fais son Missionnaire.



CITOYENS FRANÇOIS,

Je comprends sous ce nom respectable, & ceux d'entre vous que l'on accuse d'être Aristocrates, & ceux que l'on soupçonne d'être Démocrates. Quelques soient les raisons ou les prétextes qui vous divisent, je viens vous réunir ; j'espère vous rallier : j'apporte un lien tout puissant, un lien irrésistible, celui de la nécessité.

Le nom de Philippe ou de Xercès reconcilioit tous les partis de la Grèce : le nom d'Annibal ou de Mithridate reconcilioit toutes les factions de Rome. Un nom plus effrayant doit étouffer toutes nos discordes & liguer tous nos intérêts, le nom ignominieux & consternant de la banqueroute.

Ce n'est point dans les momens extrêmes du péril que le sentiment a besoin d'être

entraîné par l'éloquence. Lorsqu'au milieu d'une nuit tranquille , l'airain sonore des Temples annonce à coups précipités les progrès d'un incendie , les citoyens éloignés accourent , les citoyens voisins s'élancent pour arrêter la flamme. Lorsqu'au milieu d'une tempête maritime le bruit du canon avertit au loin qu'un vaisseau est prêt à périr , tous les vaisseaux de la même Nation , ceux même de l'ennemi , dirigent leurs voiles pour le sauver. La France a donné le signal de la détresse. François , qui que vous soyez , c'est votre maison qui brûle , c'est votre navire qui menace naufrage !

Oui ; si l'horrible banqueroute n'est pas prévenue , n'est pas repoussée par les efforts de tous , vous serez tous accablés par elle. La fortune publique , en tombant , endommageroit , mutileroit les fortunes particulières qui croissent autour d'elle. Elles sont toutes dépendantes les unes des autres ; toutes sont liées au gouvernement ; toutes s'élèvent ou s'abaissent avec les arts , le commerce & le crédit ; c'est un cercle

de bonheur ou de malheur , dans lequel chaque ligne se touche & se répond du centre à la circonférence. Si la chûte arrivoit , le premier coup porteroit sur les classes industrieuses ; le second coup frapperoit sur les classes propriétaires , & le contre-coup écraseroit toute la partie indigente de la société.

Jetez un regard autour de vous ; voyez déjà combien languissent toutes les conditions laborieuses , depuis que le trésor public est en souffrance. Voyez le talent sans emploi & la richesse en alarme , rompre l'alliance qui les unissoit : voyez les cités ouvrières devenues presque oisives : voyez Marseille , Bordeaux , Lyon soupirer leur ancienne opulence : voyez Paris ; la capitale des Arts est au moment d'en être le tombeau. Ce ne sont pas les vils agioteurs , les créanciers tremblans qui ont arrêté le mouvement vital de l'industrie & du commerce. C'est la méfiance universelle ; c'est la seule crainte de la banqueroute. Cette crainte seule a suspendu tous les travaux , obstrué toutes les communications , &

produit une forte d'apoplexie précurfive de la mort. Par le premier fymptôme du mal , jugez de ce que feroit le mal à fon comble.

Si cette expérience anticipée ne vous perfuadepas encore, interrogez l'expérience commémorative des fiecles paffés. Interrogez l'Efpagne ; elle ne s'eft point relevée de la fameufe banqueroute de Philippe fecond. Tous les tréfors du Mexique & du Pérou n'ont pu reftaurer cette ftagnante Monarchie. L'expulfion des Maures , la défection des Baraves , l'inquifition des Moines n'ont pas été pour elle une plaie plus incurable que cette cataftrophe , & ce Peuple qui occupe un fi vaste efpace fur le globe , femble , depuis ce moment , inaccessible aux arts des deux mondes. Philippe fecond a fait , des colonnes d'Hercule , les bornes où s'arrêtent la philofophie & la fécondité (1).

(1) L'Efpagne , dit l'Auteur des Confidérations fur les richesses , a long-tems refsemblé à ces Villes fuperbes des Contes Orientaux , où tout eft pétrifié.

Interrogez ensuite la France ; elle a elle-même de tristes exemples à citer. La réduction frauduleuse des Monnoies , le bannissement inhumain des Juifs , la destruction parjure des Templiers , ont été des banqueroutes partielles qui , dans des temps barbares , troublèrent le cours de la fortune Françoisse. Nous savons que lorsque la tyrannie , si mauvaise calculatrice , expolia le riche & industrieux Jacques-Cœur , tout le commerce qu'il élevait au berceau , retomba de l'enfance au néant. Nous savons qu'à cette époque des Manufactures naissantes disparurent , & que les terres qu'elles faisoient fleurir , frappées de stérilité avec elles , perdirent la moitié de leur valeur. (1) Nous savons que la révolution fameuse , opérée par le système de Law ,

(1) Jacques Cœur avoit acquis de grandes richesses par le Commerce ; il étoit Seigneur de quarante Paroisses. Ayant été disgracié , on confisqua ses biens , & il fut condamné à une amende de quatre millions. Sa chute entraîna celle de toutes les Maisons de Banque & de Négocé qu'il avoit fondées , & l'intérêt de l'argent , qui étoit à dix pour cent , monta jusqu'à vingt.

quoiqu'infiniment moins étendue que le feroit celle qui nous menace , a été auffi ruineufe pour cet empire que la révocation de l'Edit de Nantes ; qu'elle a dévoré plus de trois cent mille familles ; qu'elle a gangrené les mœurs de ce fiecle ; qu'elle a , par une longue & maligne corroſion , influé ſur les diſgraces & ſur les fautes d'un règne tout entier. Ceux de nos vieillards qui ont pris naiſſance en ces jours de douleur & d'opprobre , tremblent , friffonnent encore des événemens lugubres dont ils furent entretenus dans leur enfance. Le ſpectre de Law ſemble les pourſuivre juſqu'à la tombe (1).

Laiſſerons-nous à notre poſtérité les mê-

(1) Dans l'effroyable ſecouſſe produite par le ſyſtème de Law , on vit en peu de jours les conſtrastes les plus extrêmes. Des Actionnaires , devenus opulens tout de ſuite , faiſoient chauffer des ragoûts avec des billets de Banque. Une ſemaine après , les billets étant diſcrédités , ils mendoient de quoi vivre. Plus de dix mille Ouvriers ſortirent de Lyon & ſe firent exterminer dans les bois & ſur les grands-chemins.

mes souvenirs odieux , les mêmes récits lamentables ? Deviendrons-nous les instrumens coupables & les victimes malheureuses des plus horribles calamités ? Acheverons-nous dans les convulsions le siècle des lumières ? Marquerons-nous en traits de sang l'ère de la liberté ?

Le signal de la banqueroute seroit celui du carnage. On verroit la Capitale & les Provinces en proie à tous les ravages , le commerce fuyant de toute part , l'abondance tarie , la subordination rompue. On verroit le trône investi , les temples dépouillés , les Palais en flamme , les Ateliers en poussière. On verroit des millions d'Artisans mendier en vain de l'emploi & de la subsistance , les instrumens du travail changés en instrumens de brigandage , des légions de pauvres devenues une armée d'assassins , les routes publiques fermées , les retraites solitaires affaillies , le Riche imprévoyant poignardé sur son or. On verroit nos Négocians bannis de tous les ports étran-

gers , nos Négociateurs avilis dans toutes les Cours de l'Europe , le nom François rayé de toutes les transactions , & diffamé dans toutes les bouches. Peut-être verroit-on , au premier bruit de notre chute , s'élançer sur nous tous les Peuples environnans , qui épient d'un œil avide l'instant de notre dissolution ; on les verroit peut-être , nouveaux Conquérans , modernes Vandales , franchir insolemment nos frontieres , inonder nos contrées , recueillir le fruit de nos discordes , anéantir celui de nos travaux , démembrer l'Empire François comme celui des Sarmates ou comme celui des Romains. Attila reparoîtroit au Midi , Raoul au Nord , Alaric au Levant , Edouard ou Bedford à l'Occident des Gaules.

Dans cette subversion universelle , dans cette invasion barbare , à quoi serviroit , je vous le demande , la magnifique législation qui se prépare ? Veut-on organiser des ruines ? Veut-on discipliner des cadavres ? Veut-on symétriser des tombeaux , & d'une
constitution

constitution tardive faire une mélancolique & volumineuse épitaphe (1) ?

Ah ! si nous voulons régénérer la France , ne laissons pas prolonger son agonie. Unifions-nous pour lui porter les secours les plus prompts ; le mal deviendrait irréparable & le remède tardif ; si les finances de l'Etat demeuroient plus long-tems dans la paralysie. Citoyens François , voilà les désastres qui vous menacent ; de prompts sacrifices peuvent seuls vous sauver.

Lorsqu'une longue sécheresse a épuisé des terres fécondes , l'Agriculture altérée bénit jusqu'aux orages qui amènent des pluies salutaires. Nous avons invoqué de même la révolution , malgré toutes ses tempêtes , dans l'espérance d'une meilleure

(1) L'insurrection populaire qui existe aujourd'hui causeroit infailliblement , s'il y avoit une banqueroute , ces convulsions horribles qui n'eurent pas lieu dans les banqueroutes précédentes. Les Gardes Bourgeoises seroient impuissantes contre un tel mouvement & seroient intéressées elles-mêmes à la favoriser , car toute cette Armée seroit composée ou d'Artisans ruinés , ou de Rentiers dépouillés.

destinée. Le Tonnerre sauveur n'auroit-il grondé si long-tems sur nous que pour répandre la terreur ? Non ; la prospérité va descendre. Nous allons obtenir le prix de nos agitations ; nous allons respirer le calme des airs épurés ; nous allons retrouver la richesse qui nous fuyoit.

Le Génie qui veille sur la France nous en indique les moyens. Il a fondé en même-tems l'Empire & le cœur François , & il a espéré les miracles du Patriotisme. Travaillant de concert avec le Ministre , le Corps Législateur s'efforce de vaincre la fatalité par le dévouement ; & comptant sur vos vertus , il a prescrit , il a réglé vos sacrifices indispensables.

Le premier qu'il impose n'est point alarmant pour votre intérêt , & ne coûtera qu'à la vanité. C'est elle seule qui sera dépouillée en cette oblation dont la valeur réelle est assurée. La Loi ne vous demande qu'une privation momentanée de ces métaux précieux que l'Art a façonnés pour le Luxe , & par lesquels il a dimi-

nué la somme du numéraire sans augmenter celle des plaisirs.

Ce Luxe , en ses déréglemens bizarres , en ses débauches impolitiques (1) , a été complice de tous nos désordres. Il doit expier ses crimes & les nôtres. Un des plus funestes a été son Anglomanie : par elle il encourage les Manufactures de nos rivaux ; par elle il décourage les Manufactures nationales ; par elle il fait , d'un traité de Commerce , une calamité publique ; par elle il nous enlève le scèptre de l'Industrie ; par elle enfin il diminue l'exportation de nos ouvrages , & il augmente chaque jour celle de nos trésors.

C'est par-là , en grande partie , que notre numéraire a disparu. Les perceptions interrompues , l'importation des bleds , l'émigration des Riches , l'absence des Voyageurs , la fuite des capitaux étrangers que la méfiance emporte & ne rapporte pas ,

(1) Un homme d'esprit a défini le Luxe , l'adultère de la Fortune. En effet , il enrichit les Familles bâtarde & deshérite les Familles légitimes de l'Industrie.

le discrédit de nos Banques & de nos Comptoirs , une année d'infortune , deux Administrations dévorantes , vingt complots destructeurs , tous ces malheurs accumulés par le sort , multipliés par l'imprudence , exagérés par l'imagination , grossis par les Journaux qui trompent l'Europe , ont mis le comble à la disette & au déficit de notre numéraire. Une partie de ce qui nous en reste , est enterrée par l'avarice , ou dépaylée par la vengeance.

La circulation des especes est pour le Corps politique ce qu'est pour les veines du corps humain la circulation du sang ; sans elle , toute faculté mouvante est sans ressort : tout languit , tout meurt sans elle. Un numéraire fictif , un papier de confiance peut suppléer , il est vrai , la richesse réelle ; il peut même contribuer à la vélocité des échanges & à la magie des entreprises. Voilà pourquoi l'on peut dire que l'or propage la culture autant que le fer , & le papier autant que l'engrais. Mais cette richesse idéale de-

mande toujours d'avoir pour voisine & pour correspondante la richesse réelle ; & la baguette enchanteresse du crédit consiste à transformer sans cesse le métal en papier & le papier en métal. Un Peuple, raffasié de papier & affamé d'or , ne peut vivre long-temps d'une pâture imaginaire. C'est alors que l'imagination effrayée se joint au besoin , pour demander & redemander un aliment réel. Sans être réduits à cette disette absolue , nous éprouvons une véritable pénurie : pour la satisfaire , il nous faudroit , dans notre indigence industrielle , créer ou découvrir une mine féconde en or & en argent. Cette mine existe parmi nous.

Considérez , au milieu de vos Temples , au sein de vos demeures , dans les asyles dépositaires de votre luxe , tout le métal précieux auquel des mains habiles ont donné mille formes brillantes ; voilà le Pérou , le Brésil au centre de la France ; c'est-là où la Patrie trouvera des filons d'or & des masses d'argent disponibles.

De toutes les ostentations de magnificence , il n'en est point de plus inutile au bonheur , ni de plus contraire à l'économie politique que cette augmentation progressive de vaisselle & de bijoux variés par la mode & recherchés par la vanité. C'est en même temps un retranchement aux revenus , une insulte à la misère , un larcin à la circulation.

L'or , l'argent & le bronze ont été destinés à être les valeurs représentatives de toutes les choses commercables. Ces signes abrégiateurs des échanges & multiplicateurs des richesses , en circulant de main en main , vivifient le travail & alimentent l'industrie ; la main qui les touche devient active , la main qui les répand devient féconde. Mais font-ils condamnés à n'être que les symboles du luxe , ils ne servent plus qu'à éblouir les regards , qu'à dorer l'orgueil , qu'à nourrir les arts frivoles en affamant les arts utiles. C'est détourner les sources de l'abondance , & les dissiper en canaux fastueux ou en jets d'eau puérils.

C'est proprement ce qui constitue cette portion anti-productive & anti-morale du luxe (1), le fruit de la vanité asiatique. C'est de l'Orient que les Grecs l'emprunterent. Rome l'apporta de ses conquêtes. L'Asie, où la Nature prodigue aux hommes les subsistances, a moins besoin de mettre son or en circulation : elle peut l'entasser sur ses meubles ; mais l'Europe ne sauroit distraire ainsi le cours de la richesse sans s'exposer au contraste d'une folle magnificence & d'une honteuse parcimonie. On voit ainsi, dans la fastueuse Italie, des Eglises superbement parées & des Fidéles couverts de haillons. On y contemple de somptueux Palais qu'habite la

(1) Le luxe est l'emploi stérile des hommes & des matières. Rien n'est avantageux que ce qui a pour objet la fécondité ; c'est la tendance invariable de la nature. Modifiant sans cesse tout ce qui existe, elle ne détruit que pour reproduire. La reproduction doit être l'objet de l'institution de toute société. Le luxe modifie tout, mais ne reproduit rien ; il détruit même à grands frais ; & si on l'abandonnoit à son essor, une grande Capitale représenteroit l'image d'un vaste Océan où se promèneraient quelques baleines. *Considérations sur les richesses*, p. 113.

mollesse & qu'environne la mendicité. A côté des ruines de l'antiquité, dont l'aspect est si auguste, on trouve, à chaque pas, les ruines de la pauvreté, dont le spectacle afflige & humilie. Le temps & le luxe rongent à l'envi cette Contrée célèbre.

Je fais qu'au milieu d'un Peuple opulent & nombreux, la richesse peut former des thésaurisations oisives & des monumens stériles. Je fais que des amas de métaux précieux, tristement réduits à ne représenter que de pompeux simulacres, peuvent, dans le besoin, retourner de la vanité à la circulation : mais ils n'y reviennent qu'après une déperdition immense. Une portion du métal s'est évanouie par l'usage, & une portion de la valeur a été sacrifiée à la mode & à la fantaisie. Calculez, s'il est possible, cette déperdition continuelle, faite par l'Etat ; comparez ce que les Arts nécessaires & fonciers ont perdu, avec ce qu'ont gagné des Arts frivoles ou moins importants ; vous trouverez un résultat douloureux : vous verrez que la vaisselle

& les bijoux , qui semblent enrichir les familles & les talens , appauvrissent la population , l'agriculture & jusqu'aux métaux.

Voilà un dépôt infructueux , ou une heureuse réserve , que redemande aujourd'hui le numéraire ; voilà une pompe mal-entendue , que l'Etat veut convertir en richesse secourable. Ah ! ne lui disputez pas un bien dont il sera reconnoissant , même après l'avoir payé ! Sûrs d'en recevoir le prix effectif, sacrifiez-en la jouissance imaginaire ; vous n'y perdrez qu'une ostentation inutile & même indécente. Est-ce dans le moment que la Patrie est en deuil & le Royaume en péril , est-ce dans le moment où vos Concitoyens sont dans la plus extrême indigence , que vous étalerez sans pitié & sans pudeur les marques superbes d'un faste ruineux ?

Un Souverain , ami du Peuple , des mœurs & des Loix, vous a donné l'exemple. Son auguste compagne s'est empressée de le suivre. Ce sexe , à qui la Nature enseigne tous les ornemens , & à qui la vertu persuade

tous les sacrifices ; ce sexe , qui porte jusqu'à l'oubli de soi-même tous les sentimens généreux , s'est signalé dans son offrande patriotique : des femmes Artistes sont venues au milieu de l'Assemblée Nationale déposer les faux brillans de la beauté , & se montrer dans une parure nouvelle , dans celle de la piété romaine.

Quel exemple pour la piété chrétienne ! Pontifes des Autels , le sang ne coule plus dans les Temples , mais le faste les profane. Que fait , dans le sanctuaire des vertus , cet or sacrilège & cette pompe mondaine , qui semble là pour démentir l'Évangile ? Est-ce sur une croix d'or qu'expira le Christ ? Est-ce dans une coupe argentée qu'il versa les larmes de la rédemption ? Les Apôtres étoient-ils chargés de ce luxe massif qui défigure leurs statues ? Êtes-vous les gardiens des idoles plutôt que les appuis des malheureux ? La véritable piété s'est fait entendre. Un Prélat distingué , qui prêchoit l'aumône aux Peuples , a prêché l'humanité aux Eglises. Persuadé que la

solemnité du culte ne consiste point dans les parures de l'orgueil ni dans les richesses matérielles , il a promis à l'Etat tous les trophées de la superstition. La Religion a ratifié sa promesse du haut des cieux. Elle a dit : vases brillans , flambeaux ciselés , pierres précieuses , transformez - vous en pain ! *Lapides isti panes fiant* (1).

François ! résisterez-vous aux vœux de la Religion ? résisterez-vous aux besoins de la Patrie ? résisterez-vous aux exemples de la générosité ? Non , non : au premier cri de l'Etat , chaque Citoyen s'est armé , & a repoussé jusqu'à la dernière ombre du despotisme : aux cris répétés de l'Etat , chaque Citoyen , non moins héroïque ,

(1) Les seules cloches des Eglises sont évaluées à un milliard. La plupart des Temples de nos Capitales ont d'immenses sonneries. On compte quarante-six mille Paroisses villageoises , ayant chacune une , deux , trois cloches. En fondant celles qui sont inutiles , on augmenteroit le numéraire , on diminueroit le bruit , & on auroit même un capital dont le revenu suppléeroit une partie des dimes curiales.

apportera la portion superflue de son opulence , pour ranimer par elle la richesse circulante. Arrivant de toute part , l'or & l'argent vont se fondre pour grossir le fleuve du numéraire , qui , reprenant son cours , & dirigé par une main économe & savante , fécondera cet Empire qu'il sembloit abandonner.

L'ignorance dira : que peut , dans une disette immense , une ressource si bornée ! Mais si l'ignorance ne fait pas calculer , qu'elle ouvre du moins les yeux ; elle verra que l'argent ouvragé égale , surpasse peut-être en France , l'argent monnoyé. Elle peut juger aussi de l'immensité de l'ouvrage par la multiplicité des ouvriers. Elle peut en juger par la proportion de tous les revenus , dont on estime qu'une part annuelle se transforme en vaisselle & en bijoux. Elle peut en juger par l'étendue du luxe , qui embrasse toutes les conditions. Elle peut en juger , enfin , par la quantité d'avares qui réalisent , d'hommes fastueux

qui veulent éblouir , & d'hommes vains qui veulent imiter (1).

Venant à l'appui de l'ignorance, l'érudition ennemie dira : sous Louis XIV & sous Louis XV la conversion subite de l'argent stérile en argent fécond , ne restitua pas au numéraire des sommes considérables. J'en conviens : sous le premier Roi , ce procédé économique produisit douze millions , & sous le second il en produisit quinze ; mais sous Louis XIV le luxe , gigantesque à sa Cour , n'existoit presque pas dans les Pro-

(1) Un Voyageur Anglois a observé qu'en France le capital de la vaisselle est proportionnellement beaucoup plus considérable que celui d'aucune autre Nation. Il l'évalue à un service d'argent par tête , ce qui feroit une somme de plus de 650 millions. Dans Paris seul , la fabrication de la vaisselle occupe quinze mille individus. On y compte douze cens Maîtres Orfèvres , dont trois cens Fabricans & douze cens Marchands. On fait monter à quatre mille ceux des Ouvriers qui travaillent pour leur compte. On évalue à 50 millions le capital annuel que la fabrication emploie. Parmi les matieres d'argent qu'elle fond , on compte pour 24 millions de piaftres neuves. On ne peut que gémir de voir un si puissant germe de prospérité publique aussi tristement enfoui. *Opinion d'un Créancier de l'Etat , par M. Claviere.*

vinces. Il gagna, de proche en proche, tout l'Empire sous Louis XV ; mais son Ministre, en appelant le luxe à la subvention de l'Etat, fut contrarié dans cette opération salutaire par l'opposition fiscale. Montmartel étoit l'ennemi de Silhouette, & il étoit le despote du crédit & le sultan de la finance. Depuis cette époque, la magnificence mobilière s'est déployée sans mesure, & le luxe en délire a voulu tout métamorphoser. (1). Ajoutez que sous l'un & l'autre règne l'esprit public étoit dans l'abaissement. Vos aïeux, quoique magnanimes, étoient bien éloignés de cette électricité Nationale dont vous ressentez la vive commotion. C'étoit d'illustres Esclaves qui tenoient à de brillans colifichets, & qui les déroboient à l'avidité de leurs Maîtres. La noble liberté a brisé un sceptre de fer, & repaîtri des cœurs d'argile. L'apothéose du despotisme est abolie, & avec elle expire la Déesse changeante des glorioles & des frivolités.

(1) Les Directeurs de la Monnoie nous apprennent que l'argenterie est plus que doublée depuis 1759.

Jalouse de la révolution, la mauvaise foi s'écrie : de quoi servira un nouveau numéraire ? ne tournera-t-il pas au profit des Nations qui l'emportent sur nous dans la balance commerciale & dans le change pécuniaire ? Chaque plat envoyé à la monnoie de Paris ne sera-t-il pas un plat envoyé à Londres ? Logique banqueroutière : car, si vous devez à l'Angleterre, ne faut-il pas vous acquitter avec elle, & rétablir ainsi le change & la balance ? Voulez-vous être pauvre pour vous dispenser de payer ? Logique non moins imprévoyante : en effet, pourquoi votre or déserte-t-il vers les Rivaux de votre commerce ? parce que vous manquez d'or pour rendre la prépondérance à vos manufactures. Hâtez-vous de battre monnaie. Ayez de quoi stipendier vos Artistes & vous cesserez de soudoyer les Artistes Anglois. L'argent, malgré tous les liens, s'échappe vers les climats où tout abonde. Il refluera vers le vôtre aussi-tôt que vous appellerez l'abondance. La pauvreté rend Paris tributaire de Londres : la

richesse va rendre Londres vassal de Paris. Ce ne fut ni Turenne , ni Luxembourg , ni Villars qui affranchirent Louis XIV de l'Angleterre industrielle, ce fut Colbert.

Voulez-vous accélérer votre indépendance du commerce étranger , imitez l'Amérique septentrionale. La première victoire qu'elle remporta sur l'Angleterre , fut de renoncer à toutes les marchandises qui en arrivoient. Cette résolution vigoureuse lui conserva ce qui lui restoit de numéraire. Seriez-vous incapables de ce régime prohibitif volontaire ? aimez-vous mieux rester captifs de l'industrie angloise que fideles à la vôtre ? François, Françaises, songez que chaque parure étrangere dont vous êtes revêtus , dépouille vos Artistes. L'Angleterre deviendra-t-elle pour nous ce que l'Inde a toujours été, un abyme où s'écoule notre or. Ainsi les métaux d'Amérique ne font que passer dans l'Europe , & vont s'engouffrer dans l'Asie (1).

(1) Dans la controverse qui s'est élevée sur le pri-
Le

Le zele que j'ai voulu réveiller s'éleve ici contre moi. Il m'accuse de condamner au désœuvrement la classe nombreuse des Orfèvres & des Bijoutiers. Mais qui ne voit que le défaut de circulation numéraire arrête seul en ce moment leur industrie ? Qui ne fait que la prospérité publique fera renâître leurs travaux avec elle ? En attendant, combien d'autres branches d'industrie vont devenir fécondes ! Au lieu de façonner l'or & l'argent, les Arts vont façonner des minéraux vulgaires & les revêtir de feuilles d'or & d'argent. Cette manufacture imitatrice pourra toute seule entretenir un peuple d'ouvriers. Celles de porcelaine

vilége exclusif de la Compagnie des Indes, on a négligé la question la plus importante, savoir : *Quelle est la maniere de faire ce Commerce qui exportera le moins de numéraire, ou ce qui revient au même, qui détournera le moins de métaux qui doivent entrer dans le Royaume par l'effet des autres Commerces ?* Si c'est la liberté indéfinie, il n'y a plus à balancer, il faut lui livrer le Commerce des Grandes-Indes.

Opinions d'un Créancier de l'Etat.

& de fayance reprendront aussi un grand accroissement : au lieu d'une mine on exploitera une carrière (1).

La méfiance , adverfaire implacable , aveugle à toutes les lumieres & sourde à toutes les raisons , effaye de me combattre encore. Penfiez-vous , me dit-elle , que les poffeffeurs de vaiffelle , pour qui cet objet forme une perspective contre les besoins imprévus , consentent à l'échanger contre des billets d'Etats qui , peut-être , ne feront jamais réalisés ? Crainte irréfléchie ! La France est-elle infolvable ? Crainte injurieuse à l'honneur François ! Quoi ! la Patrie frauderoit fes Bienfaiteurs ? Crainte offen-

(1) Les Riches qui voudroient avoir une vaiffelle magnifique qui n'ôtât rien à la circulation de l'or & de l'argent , pourroient avoir recours à un métal auxiliaire & mi-parti des deux autres. C'est la platine. Elle n'est pas aussi ductile ; mais elle est aussi brillante & plus folide que l'argent. L'Efpagne est seule en poffeffion des mines qui renferment ce nouveau métal. Nos liaifons avec cette Puiffance nous faciliteroient une reflource , ou plutôt une nouveauté féduifante.

stante pour l'Assemblée Nationale ! Les Billets d'Etat, donnés en échange de la Vaisselle, furent tous acquittés sous Louis XV, sous la simple garantie ministérielle : & ils ne le seroient pas sous Louis XVI, sous la garantie solennelle de la Liberté ? Crainte fardée, qui, pour retenir une parcelle de sa richesse, renonceroit à une grande utilité générale, & même à un grand avantage particulier. Une portion morte de l'opulence, ressuscitée pour chacun, ranimera toutes les fortunes. Il en est peu qui ne soient obstruées. Un nouveau courant débarrassera les gênes du moment. Une circulation plus facile facilitera toutes les consommations. Les Ecrans seront dégarnis, mais les Greniers seront plus abondans. Les tables seront moins ornées, mais elles seront mieux servies. Les Temples, les Palais perdront une décoration théâtrale, mais les Comptoirs gagneront une activité productive, & les Fermes une fécondité réparatrice.

Ce n'est donc pas exposer son argent,

& encore moins le perdre : c'est l'avancer avec fruit , & le placer avec avantage. Ce que j'ai appelé un Sacrifice , n'est donc qu'un prêt également utile au Citoyen & à la Patrie , qu'un bienfait réversible sur chaque Bienfaiteur.

Le véritable sacrifice , celui qui est fait pour vous honorer , celui qui doit racheter l'Etat , Peuple généreux , le voici : c'est la nouvelle part , c'est la portion considérable , mais momentanée , que l'on demande , que l'on commande à tous les revenus. En l'imposant à chaque François , l'Assemblée Nationale a consulté la nécessité publique ; elle a suivi le plan de la Sagesse ; elle s'est souvenue de son engagement solennel & de sa mission primitive. Quel a été le motif primordial de sa convocation , quel a été le poids irrésistible qui a écrasé tous les obstacles semés sur sa route , quel a été l'instrument qui a changé les bases de son existence , & renversé celles d'une Aristocratie jusques-là inébranlable ? C'est le déficit. C'est le Spectre menaçant

de la Banqueroute , debout à côté du Trône , intimidant la Cour , ameutant le Peuple , domptant l'Armée , & forçant le Sceptre à plier devant la Loi. Voilà le Créateur , & pour ainsi dire le Magicien qui a rappelé de la tombe & réplacé sur le char de triomphe l'Assemblée Nationale. Aussi , le premier usage qu'elle a fait de sa puissance , a été de mettre la dette de l'Etat *sous la sauve - garde de l'Honneur & de la Loyauté Française*. Cette expression de sentiment & de justice est un contrat signé par tous les Représentans d'un Peuple fidele. Il ne peut être violé ce contrat généreux , sans que l'élite des François n'en devienne l'opprobre , & sans que le Corps des Législateurs ne paroisse une Société de Parjures. Cependant , ce serment n'a pas suffi pour rassurer les Créanciers de l'Etat ; il n'a pas suffi pour ramener le crédit fugitif & la confiance égarée. C'est qu'une promesse , qui dépend des mouvemens de toute une Nation , semble toujours incertaine , pendant que cette Nation est agitée & flottante.

C'est que l'on attend le retour de l'ordre public, avant que d'y attacher le reste de sa fortune. A côté des promesses, à côté des sermens, à côté des paroles les plus augustes, il faut donc placer des bases dont l'étendue & la solidité répondent aux engagements. La seule, peut-être, capable de remplir cet intervalle immense qui se trouve entre la recette & la dépense, entre la confiance & la terreur, c'est celle qu'a proposé le Ministre, c'est celle qu'a décrété l'Assemblée.

Citoyens François, vous avez paru cependant effrayés au seul nom de cette imposition nouvelle. La croyez-vous inusitée ? Deux fois la Hollande en a fait une salutaire épreuve : elle s'est rédimée, elle s'est régénérée deux fois de cette manière subite. La croyez-vous trop prompte ? Elle se divise en plusieurs années, afin d'en faciliter l'accomplissement & d'en adoucir la charge. La croyez-vous exorbitante ? Comparez l'étendue du danger avec celle du sacrifice, & vous trouverez ce dernier

bien borné. La croyez-vous déplacée en ce moment? Évaluez les bénéfices de toutes les réformes actuelles, évaluez tous les autres impôts dont vous vous êtes libérés, & vous verrez que le moment des affranchissemens marque le moment des efforts. La croyez-vous inégalement répartie? Elle atteint toutes les fortunes; elle embrasse toutes les conditions; elle puise également dans le porte-feuille du Millionnaire, dans le champ du Cultivateur & dans l'atelier de l'Artiste; elle a pour cadastre la conscience, & pour dénombrement la population. En connoissez-vous une autre qui puisse la remplacer? Toutes celles qu'on a imaginées avant celle-là, ont montré des inconvéniens qui les ont fait proscrire. Enfin, croyez-vous que l'on puisse, ou s'en passer, ou la différer encore? Si elle est retardée, la France péricle; si elle ne réussit pas, la France est perdue. En deux mots, cet expédient est nécessaire. Cet expédient est unique: il doit donc être accueilli avec soumission; que dis-je? il doit être accepté avec reconnaissance.

Que penser donc de ces esprits désapprobateurs & réfractaires qui , non contents de se détacher de l'intérêt public , veulent en détacher tous leurs Concitoyens ; qui dissimulent la nécessité ; qui exagèrent la charge ; qui , au lieu d'allumer leur zèle au feu du patriotisme , s'efforcent de l'éteindre dans tous les cœurs ?

Je distingue ces esprits dissidens en trois classes. La première renferme tous ceux qui , dépourvus de logique , ne peuvent appercevoir les rapports existant de près ou de loin entre toutes les fortunes.

Que nous importe le crédit ? Les aveugles ! ignorent-ils que le crédit n'est que la confiance ; que sans elle la probité même ne peut contracter , ni la fortune fleurir ? ignorent-ils que le crédit seul représente l'avenir & multiplie le présent ; qu'il rapproche les distances ; qu'il applanit les difficultés ; qu'il féconde jusqu'à la disette ? ignorent-ils que la plus vaste richesse ne peut exécuter qu'en petit , & que le crédit

seul travaille en grand ? Sans lui , l'Angleterre ne seroit qu'une Isle commune , l'Amérique libre un continent esclave , la Hollande un marais , Geneve un hameau , les cantons les plus florissans de Suisse des rocs stériles. Voyez nos plus superbes cités : depuis que le crédit les abandonne , la famine les assiége.

Que nous importe , disent-ils , que la Capitale & les Capitalistes périssent ? Les insensés ! Ils considèrent les propriétés , & ils ne considèrent pas les consommations. Ils veulent soutenir , ils veulent rehausser la valeur de leurs biens , & ils consentent à diminuer & à ruiner les acheteurs. Ils parlent de population , & ils tuent de sang froid deux cent , trois cent mille familles qui en font vivre un million ou deux. Ils parlent de commerce & d'opulence , & ils déchirent les relations du commerce & ils desséchent les sources de l'opulence. Schmit a fort bien comparé une banqueroute à une source perdue. Cette perte , dit-il , appauvrit non-seulement le lieu originaire d'où

partoit la source , mais tous ceux qu'elle arrosoit dans son cours. Vous sacrifiez sans remords la Capitale & les Capitalistes ! Mais avec eux tombera toute la Monarchie. Vous coupez le point de la correspondance. Vous abattez le lieu d'observation. Vous détruisez l'entrepôt universel d'où partent tous les secours , d'où refluent toutes les richesses , foibles quand elles sont éparées , toutes puissantes dès qu'elles sont réunies. Réduite à elle-même , chaque Province s'épuisera au moindre effort & implorera envain les Provinces voisines qui craindroient de s'épuiser comme elle. La vaste circonférence de vos frontieres ne pourra plus se défendre par une force proportionnelle. Ce port de Brest , ce port de Toulon qui aujourd'hui peuvent dominer l'Océan & la Méditerranée , domineroient à peine leur rade. Notre navigation , au lieu de partager l'empire de Neptune , embrasseroit à peine ses côtes maritimes. Enfin , il en est d'une banqueroute comme d'un tremblement de terre qui , par des

souterrains inconnus & des passages rapides, renverse à la fois les villes & les villages les plus éloignés, & dans un seul instant fait chanceler tout un Royaume.

La seconde classe est composée de ceux qui ne manquent pas de logique, mais qui privés de justice & de générosité veulent bien recueillir leur part des bénéfices publics, mais refusent d'y contribuer de la leur ; c'est le brigandage de l'égoïsme. Quelques-uns le cachent sous le voile de la pauvreté ; d'autres sous le masque de la philosophie ; d'autres l'évalent avec impudence. De faux cosmopolites osent ainsi apostasier du patriotisme ; au moment de servir leur nation, ils l'abjurent. Transfuges & pirates, tour à tour, ils laissent périr le vaisseau de l'Etat après l'avoir pillé. Ces monstres heureusement sont en petit nombre. Le cœur françois, l'honneur françois n'ont point de semblables, n'ont point de rivaux dans l'Univers.

Citoyens François, quelque soit votre profession, vous avez fait vœu de patrio-

tisme : il vous engage aux sacrifices généreux. Souvenez-vous de ceux que firent vos ancêtres pour la délivrance de François I^{er}, pour celle du Roi Jean, pour celle de Charles VII ; l'amour de la Patrie seroit-il moins passionné que l'amour des Rois, & l'esprit républicain seroit-il moins grand que l'esprit chevaleresque ? Souvenez-vous des promesses qu'ont fait, qu'ont répété vos Parlemens, vos Communes, votre Clergé, votre Noblesse. Sire, disoient-ils au Roi, assemblez votre Nation & tout son sang, & tous ses trésors couleront pour vous. En vous affranchissant du joug de l'esclavage, vous êtes restés liés à celui de l'honneur. Oui, la Nation Françoisise paiera sa liberté aussi noblement qu'elle l'a conquise. L'esclave, affranchi par son maître, conserve toujours un esprit servile ; mais l'esclave, affranchi par lui-même, exalte tous ses sentimens, aggrandit toutes ses idées. Ne craignons donc pas, en cette époque brillante & vigoureuse, les précautions avarès, les retenues perfides, les

misérables astuces des temps efféminés & corrompus. Espérons au contraire la franchise & l'affluence de l'émulation. Tout le monde se fait pauvre quand il faut donner à la tyrannie, tout le monde se croit riche quand il faut donner à la liberté. Chaque présent semble alors un *ex voto* suspendu dans le temple de la Patrie.

Il est une troisième classe de contradicteurs, dont j'évitois presque de parler, de peur de m'abandonner à l'indignation, ou de combattre des fantômes. On dit qu'il existe parmi vous, ô Citoyens françois! des génies malfaisans qui sement en tout lieu la méfiance & la discorde;

Qui dirigent, du sein des ténèbres, les complots, les ravages;

Qui, placés sur des hauteurs inaccessibles, ainsi qu'on peint les Négromans, contemplent d'un œil voluptueux & féroce, les orages qu'ils ne cessent de susciter;

De qui la voix tonnante invoque le crédit, & le consterne & l'atterre;

Qui attachent aux principes le fil de leurs trames ;

Qui dissolvent tous les nœuds & n'en laissent refaire aucun ;

Par qui le Peuple est réduit aux révoltes pour tout travail , & aux fureurs pour toute subsistance ;

Qui portent l'incendie dans toutes les parties de l'Administration & sonnent le tocsin contr'elle ;

Qui voudroient faire de la France un Royaume sans Roi , sans Ministres , sans Tribunaux , sans Armées , sans Trésor ;

Qui ont tué le despotisme , pour en hériter ;

Qui ont affranchi l'Imprimerie , pour l'associer à leurs vengeances ;

De qui la plume acharnée boit le sang & l'imposture ;

Qui conjurent la diffamation des meilleurs Citoyens & la ruine de l'Etat ;

Qui , par une contremarche souterraine , arrêtent , sans cesse , la marche de la réforme & de la législation ;

Qui par des explosions combinées font une ruine à chaque fondation ;

Qui, comme Arimane, corrompent chaque germe de bien au moment qu'il se développe.

On dit que ces génies malfaisans existent : on dit qu'ils existent dans le sanctuaire même de la Législation : on dit qu'ils appuient sur elle le levier des complots pour soulever toute la France : on dit qu'ils portent en même-temps la Toge sénatoriale, la hache des Licteurs, & les poisons de la satire : on dit ; mais non, de pareils hommes n'existent pas ; l'imagination effrayée ou le ressentiment exagéré ont seuls forgé ces Démons invisibles & invraisemblables.

On s'est rappelé ces Conjurés atroces, qui ont ensanglanté les siècles passés ; on les a confondus avec ces génies indépendans, si communs en France, à qui tout fait ombrage, & qui craignent sans cesse de retomber sous le joug de l'opinion ou de l'autorité.

Qu'ils se rassurent ; qu'ils se reposent sur l'œil vigilant de nos Législateurs ; qu'ils se confient à la sagesse providentielle d'un Ministre chéri ; qu'ils dédaignent , comme lui , la calomnie. Elle assiège vainement le laboratoire du juste ; tranquille sur lui-même , agité pour nous seuls , il achève en silence les plans réparateurs de l'ordre public. Secondons ses efforts magnanimes. Joignons-nous à lui pour rallier le peuple à l'intérêt public ; proclamons des sacrifices nécessaires. Disons aux sacrificateurs qui se présentent ; vos offrandes ne seront plus dévorées par l'Aristocratie ; elles retomberont en bienfaits sur vous ; les beaux jours de la France vont renaître ; un siècle de merveilles se prépare. Esprits turbulens , n'étouffez pas nos destinées ; Riches avarés , ne disputez pas la rançon d'un Empire. Vos libéralités réunies vont sauver les générations présentes & allaiter en quelque sorte les générations futures.

R E M A R Q U E S

*SUR QUELQUES ARTICLES IMPORTANS.*I^{re}.

Le Ministre a demandé un décret pour le rétablissement de l'ordre public. Ceux , qui vivent des désordres , s'affligeront s'il l'obtient. Pour peu que l'on tarde , il deviendra impraticable. L'anarchie des Districts, l'empire des Orateurs , les convulsions de la Populace ne permettront plus d'autre remède qu'une guerre civile. La déclaration de cette guerre commencera par le manifeste de la famine. La circulation des bleds est devenue aussi difficile que celle du numéraire ; les fermiers veulent la liberté ; les Villes exercent la violence ; le Gouvernement , rendu simple spectateur , ne peut intervenir que pour payer ; on le désarme & on l'épuise en même-tems. Le manque d'autorité , le manque d'argent , le manque de bled , quelles sources de révolutions !

I I^e.

La France, en ce moment, semble, comme l'Espagne, hors du chemin des autres Nations. Nos troubles écartent les étrangers. La Littérature & les Sciences sont devenues des étrangères en quelque sorte. On diroit qu'elles ont fui avec les Princes ; on ne s'attendoit pas à cette liaison si peu naturelle. Le fait est que la folle politique & la discorde ayant tourné toutes les têtes, il ne reste pas de place aux idées tranquilles. On voit par-tout des drapeaux flottans, & le peuple ne s'apperçoit pas qu'il fait la guerre aux Arts. Qui reconnoîtroit, en voyant les François d'aujourd'hui, qui reconnoîtroit cette Nation réputée si sociable & si légère ! En calculant tout ce que nous perdons par la disparition des Voyageurs étrangers, par l'émigration de nos exilés volontaires, & par la cessation presque absolue de notre commerce bibliographe, nous trouverons que cela équivaloit à la perte d'une grande Province ; la haine ne regrette pas cette Province, mais la raison, la saine politique & le

bon goût desireroient la reconquérir. J'ose faire une question, ou proposer un doute qui ne doit pas être suspect de la part d'un Philosophe ; quels ont été les plus beaux jours, de ceux de Sylla ou de ceux d'Auguste ?

III^e.

L'Aristocratie semble l'élément de la France. Celle des Nobles & des Prêtres a dominé pendant plusieurs siècles ; depuis un tems, celle des Magistrats sembloit vouloir tout envahir ; celle de la Bourgeoisie regne aujourd'hui & n'est pas moins envahissante ; mais si elle n'est pas plus modérée, son regne sera court, & son invasion ne sera pas impunie. Ne vous y trompez pas, le peuple n'est attaché qu'artificiellement à la Bourgeoisie ; elle n'a secondé son insurrection que dans l'espérance d'être mieux. Il aspire à un degré de bonheur dont il est digne, mais qu'il est impossible de lui procurer tout de suite. Lorsqu'il verra que son sort n'est presque pas changé, que la Bourgeoisie a tout pris pour elle,

il n'aura que deux partis à prendre , ou d'envahir toutes les propriétés , ou de s'attacher aux grands Propriétaires , & ceux-ci se serviront bien vîte de son retour pour rétablir leur despotisme. Ainsi viendront & reviendront toutes les vicissitudes , jusqu'à ce que chacun ait sa part. Le sage Shéridan l'a observé : la part de chacun est le seul lien durable qui attache chacun au Gouvernement. Un Ministre non moins sage l'a observé de même. L'Angleterre , dit-il , a joui pendant un siècle d'une prospérité non interrompue ; leur Constitution a trouvé le véritable accord de tous les intérêts existans ; elle fait le contentement du Monarque , celui des Grands & celui du Peuple.

I V.

L'esprit républicain est admirable pour exécuter de grandes choses ; mais il n'est pas aussi habile à les prévoir. Toujours en action , toujours en mouvement , toujours en dispute , il ne peut se recueillir pour combiner les causes , & présager les con-

féquences. Voilà ce qui a fait , de la Grece , un théâtre toujours animé & toujours changeant. La République Romaine , quoiqu'agitée , a été plus constante. C'est qu'elle avoit un Corps politique , destiné particulièrement à prévoir ; une Assemblée permanente , qui étoit pour ainsi dire la garde surveillante du Destin. Son Sénat contemplot , du haut du Capitole , la marche des événemens : c'étoit , si j'ose ainsi parler , un observatoire placé sur les confins du présent , du passé & de l'avenir. Un Corps prévoyant , voilà , sous le nom d'Administration , ou de Conseil , ou de Sénat , ou de Municipalité , ce qui est essentiel à la stabilité d'un Etat quelconque , & sur-tout d'une vaste Monarchie dans laquelle les événemens naissent de si loin , & grandissent si vite.

V.

La Royauté qui , soumise à la Loi , est une Divinité tutélaire , inspiroit autrefois une sorte d'idolatrie. En ôtant la superstition du mot , on a ôté la religion de la

chose. Non contens de la rabaisser , d'ombrageux Démocrates voudroient , ainsi que sous la premiere race de nos Rois , la ravalier au-dessous de la Mairie. Ce n'est pas la licence, c'est la crapule de la liberté. On s'est enivré d'illusions grossieres jusqu'à méconnoître , jusqu'à disputer , jusqu'à calomnier la Sanction royale. Considérons, de sang rassis, la progression effrayante de nos conquêtes. Nous ne demandions d'abord qu'à voter librement l'Impôt national. Nous avons exigé ensuite une juste part à la législation commune. Nous avons obtenu, presque sans l'espérer, la double représentation. Nous avons emporté, non sans de grands combats, la délibération par tête. Depuis ce moment, chaque pas a été un triomphe pour nous; mais si nous ne sçavons pas borner ou régler nos victoires, nous détruirons nos propres avantages. La distribution des trois pouvoirs peut seule les conserver en les circonscrivant. Mais, aujourd'hui, le pouvoir législatif est disséminé en cent mille assem-

blées discordantes ; le pouvoir exécutif est éparpillé en cent mille corporations militaires ; le pouvoir judiciaire est par-tout immobile , ou par-tout abusif. On dit que c'est le passage du désordre à l'ordre ; moi , j'ai peur que tout ne se brise dans ce passage. Ce qu'il importe , avant tout , de raffermir & de rasseoir , c'est le pouvoir exécutif. L'Autorité sans Loi est un monstre dévorant ; la Loi sans autorité , un impuissant fantôme. L'Autorité est nécessaire pour protéger même la liberté. Si le pouvoir exécutif ne reprend pas tout son ressort & toute son activité , la législation nouvelle sera troublée par tous les Ordres dissidens , & les Législateurs eux-mêmes , de retour en Province , seront exposés à toutes les vengeances.

V I.

Warwick se faisoit nommer le défaiseur de Rois. Nous avons des gens qui voudroient défaire les Rois & les réputations. Ils les attaquent avec une rage merveilleuse. Ils voudroient faire tomber , non-seule-

meut les noms, mais les têtes. N'ont-ils pas tenté, à plusieurs reprises, de faire proscrire, par une tourbe énergumène, M. de la Fayette, M. Bailly & M. Mounier ?

M. de la Fayette a exercé son épée & son ame en Amérique. Wafington & Francklin semblent avoir trempé son esprit dans le leur. Il n'a jamais fait une faute dans les circonstances les plus embarrassantes, ni manqué une occasion dans les temps favorables. Il a cette intrépidité calme que le tumulte ne déconcerte point, & qui pacifie le tumulte. Tant qu'il se montrera au Peuple, on soulèvera en vain le Peuple contre lui.

M. Bailly, sans apprentissage, est devenu un Homme d'Etat. Il a ce sens supérieur qui est toujours à sa place dans les positions même les plus neuves. Il est un de ces hommes rares, qui s'élèvent & qui se soutiennent d'eux-mêmes. Son génie disponible s'étend aux plus vastes objets, & se plie aux convenances les plus justes.

O fatalité des disputes ! ce même M. Mounier qui a , pour ainsi dire , préludé à la liberté françoise en rompant les fers d'une Province , est accusé aujourd'hui d'en forger pour la Nation entière. Et pourquoi ? Parce qu'il voudroit , en délivrant la Monarchie , maintenir le Monarque ; parce qu'appuyé sur des principes invariables , il n'a point erré d'opinion en opinion , ni gravi d'excès en excès ; parce qu'enfin il redoute la licence de tous , autant que la licence d'un seul. M. Mounier a eu le courage d'attaquer le Despotisme quand il régnoit ; il n'a point la lâcheté de l'outrager dans sa tombe ; il a l'audace de prédire les suites funestes de l'invasion démocratique ; il a l'héroïsme d'y résister , au péril d'en être écrasé lui-même : il fut le premier Athlète de la liberté politique , & il est résolu d'en être le premier martyr. Ses deux crimes si punissables , sont un peu de respect pour la Royauté , & un peu d'estime pour le Gouvernement anglois.

Un Millionnaire anglois disoit : « Si toutes » mes richesses étoient converties en deux » lingots d'or , j'en confierois volontiers » un à M. Pitt , & l'autre à M. Necker ». Nous ferions tous la même chose. Mais qui de nous voudroit confier , je ne dis pas un lingot , mais un écu , aux ennemis de ces deux Ministres ?

Ceux de M. Necker , quoiqu'implacables , lui pardonnoient , lorsqu'il se réfugioit dans les Alpes avec son génie & sa conscience ; mais il est retombé dans leur disgrâce , aussi-tôt qu'il a regagné la route de Versailles & la confiance du Monarque. Ils essaient , contre sa vertu , des traits qui n'arrivent pas jusqu'à elle , mais qui arrivent jusqu'au Peuple. Ils ne cessent d'improver sa doctrine , sans avoir pu encore la réfuter. Ils mettent tout leur esprit à obscurcir son génie. La haine qu'on a pour les Ministres fait seule écouter celle qu'ils ont contre lui. L'opinion publique l'a porté en triomphe jusqu'au pied du

Trône ; & là, elle semble quelquefois l'abandonner à ses injustes censeurs. Je suis plus courageux qu'elle. Séparant l'homme de la place , je l'ai célébré , quoiqu'il fût Ministre. Au milieu des factions changeantes , j'ai eu l'audace de la constance & de l'impartialité. De la constance, oui, me dira t-on ; mais non de l'impartialité : vous avez montré au contraire un acharnement d'admiration , non-seulement partial, mais indiscret : professant, en tout lieu, un enthousiasme aveugle , vous êtes allé débiter le panégyrique de votre Héros , jusques dans les cavernes de la Haine, & jusques dans les masures de la Folie : vous avez attiré sur lui le torrent des injures , & vous n'avez su en repousser aucune : toutes les objections que l'on vous a faites sont restées sans réponses. Voyons ces objections.

On reproche à M. Necker d'avoir assemblé les Notables : valoit-il mieux assembler les Etats - Généraux de 1614 que tous les Parlemens venoient d'invoquer ? Valoit-il

mieux assembler toutes les factions , déjà établies, avant d'avoir essayé de les concilier ; toutes les obscurités qui se répandoient , avant d'avoir essayé de les éclaircir ; toutes les matieres effervescentes qui alloient faire explosion , avant d'avoir essayé de les neutraliser ? Sa Sageffe prévoyoit cette explosion terrible ; sa Sageffe n'a pu la prévenir ; nulle combinaison politique ne pouvoit l'éviter ; des retards pouvoient du moins sauver quelques débris ; la précipitation auroit tout abattu. On provoqua les disputes du préjugé pour disposer les esprits aux Oracles de la Raison. Est-ce une faute d'avoir compté sur le bon sens d'une Nation éclairée ?

On reproche à M. Necker d'avoir accordé la double représentation , & d'avoir , par elle , interverti l'ordre monarchique. Mais le seul Adversaire qui ait écrit contre lui avec talent & sans fureur , M. l'Evêque de Blois , convient que ce bienfait , tant vanté par les uns , ou cette faute tant relevée par les autres , n'est ni une faute , ni

un bienfait, puisque, dans tous les Etats-Généraux des temps passés, les Communes ont toujours envoyé une députation double de celle qui leur étoit assignée. Qu'a donc fait M. Necker ? Il a tourné en Loi une juste proportion qui étoit tournée en abus. Je dis plus : quand les Communes n'auroient élu que cent Députés, ces cent Députés, choisis dans la fermentation & arrivés dans la tempête, auroient suffi, par leur résistance personnelle & par la réaction nationale, pour opérer tout seuls la révolution que les fix cens Députés ont faite. Ainsi, l'inculpation faite à M. Necker est en même temps une injustice & une méprise. On croit que le principe des mouvemens extrêmes qui nous agitent, est au milieu de l'Assemblée Nationale : point du tout ; l'Assemblée n'est que la cause seconde : la cause première est dans la Nation. En effet, est-ce le poids de quelques Orateurs qui nous entraîne ? Non, mais le poids de douze siècles d'oppression : la révolution étoit faite dans les ames avant qu'elle fût faite dans l'Etat.

On reproche à M. Necker de n'avoir pas , en accordant la double représentation , accordé en même temps la délibération par tête. On ne réfléchit pas que ce Jugement auroit paru alors un Despotisme ministériel. Ne falloit-il pas laisser cette liberté intacte à la Nation assemblée ? Ne falloit-il pas laisser cette incertitude salutaire aux deux Ordres mécontents ? Sans cela , n'auroient-ils pas refusé de nommer des Représentans ? Tous les Parlemens du Royaume n'auroient-ils pas secondé leur résistance ? Les troubles survenus à ce sujet , à l'ouverture de l'Assemblée , auroient précédé l'Assemblée , & l'auroient empêchée peut-être : on auroit eu des calamités générales , & l'on n'auroit pas eu des États-Généraux. La Prudence & la Justice , en temporisant , ont donc amené les trois Ordres à faire , d'eux-mêmes , une réunion impossible autrement.

On reproche à M. Necker d'avoir manqué de caractère & d'avoir chancelé entre les Partis opposés , au lieu de les dominer

tous. Mais il n'avoit d'autre mission , il ne pouvoit exercer d'autre autorité que celle de Médiateur équitable , de Modérateur patient. La Liberté auroit-elle voulu d'un Richelieu ou d'un Cromwel ? M. Necker a été entre les Aristocrates & les Démocrates , ce que le Chancelier de l'Hopital a été entre les Catholiques & les Protestans , utile à la Concorde , suspect à la Passion , odieux à la Cour & aux Cabales. Ajoutez que ses bons desseins manquoient d'appuis capables de les soutenir. La plupart des Ministres s'efforçoient au contraire de le renverser lui-même. Ils y parvinrent ; & c'est alors que l'Assemblée Nationale distingua le cœur de M. Necker à travers le nuage des Cours.

Le nuage des Cours n'est pas encore tout-à-fait dissipé. On essaie même de répandre des nuages plus épais dans l'imagination des peuples. Des ennemis apostés , des amis apostats ont jetté des bruits défavorables sur l'intégrité du Ministre. On a parlé d'agiotage , de monopole , de ma-

nœuvres sur les bleds. La populace des Halles a méprisé elle-même la populace des Impofteurs.

On reproche à M. Necker d'avoir manqué de plan & d'inventions pour les finances. A-t-on oublié qu'à fon avènement le Tréfor Royal étoit dans le néant , & le crédit dans le tombeau ? Pouvoit-il créer la richeffe publique comme Dieu créa le monde , avec une parole ? Devoit-il dire : que l'or fe faffe , & l'or a été fait. *Fiat lux , & lux facta est* : étoit-il un Alchimifte , un Minéralogifte ? Que pouvoit-il en un mot , fi ce n'est ménager , cultiver , diftribuer avec ordre le dernier filet d'or ou le dernier filon d'argent échappé à fes prédéceffeurs ; donner au tems la latitude néceffaire , & à la fatalité le cours inévitable ; laiffer croître , laiffer mûrir une moisfon nouvelle , & non la recueillir en herbe ? Eft-ce dans un moment de difcrédit que l'on auroit pu hafarder un fyftême de finance dont les préliminaires n'auroient fervi qu'à exciter les frondeurs , dont les incertitudes n'auroient fait

fait qu'allarmer les méfians ? toute opération nouvelle en finance exige ou le réveil du crédit, ou le sommeil des soupçons. Ce n'est pas au fort d'une tempête qu'on peut changer le mécanisme d'un vaisseau.

On reproche à M. Necker la surseance prolongée de la Caisse d'Escompte. Après la défaite de Chéronée, l'Orateur le plus sage de la Grece fit passer une Loi pour armer les Esclaves. L'Orateur le plus véhément intenta un procès sur cette Loi odieuse aux Athéniens. L'Accusé ne répondit que ces mots : *Ce n'est pas moi qui ai tracé la Loi, c'est l'épée de Philippe* (1). A l'épée de Philippe on oppose la baguette d'Armide. M. de Calonne, a-t-on dit, placé dans une circonstance pareille, ressuscita, comme par enchantement, le crédit, en ouvrant hardiment la Caisse. Mais peut-on comparer deux époques si différentes ? Celle où le déficit étoit encore un monstre ignoré,

(1) Longin, *Traité du sublime*, page 189.

& celle où il étoit connu , exagéré dans toute l'Europe ; celle où la confiance n'étoit que blessée légèrement , & celle où elle étoit blessée à mort ; celle enfin où la Caisse n'étoit assiégée que par des Créanciers , & celle où elle étoit assaillie par des Conspirateurs (1) ?

On reproche à M. Necker les emprunts. Qui sont ceux qui l'accusent des emprunts faits pendant la guerre ? Des Ministres qui ont emprunté dans un tems de paix ; des Courtisans qui ne veulent pas qu'on emprunte , ni qu'on impose , ni qu'on réforme , & qui veulent qu'on paye. Après avoir blâmé ses emprunts d'autrefois , ces hommes inconséquens blâment ses taxes d'aujourd'hui : comment , disent-ils , M. Necker n'a d'autre secret pour libérer l'Etat que de le

(1) Voyez l'Ouvrage qui vient de paroître , sous le titre d'*Origine de la Caisse d'Escompte* , &c. C'est une réfutation savante & complete de tout ce que l'on a écrit & récrit contre cette Banque de secours , fondée par M. Turgot , soutenue par M. Necker , & attaquée par des Ecrivains auxquels on peut appliquer ce vers de la Fontaine :

Quittez-moi cette serpe , instrument de dommage.)

taxer ? Ces gens-là admirent M. Necker plus qu'ils ne croient , car ils exigent de lui l'impossible ; ou plutôt ils voudroient le deshonoré en le réduisant à la banqueroute.

On reproche enfin à M. Necker son orgueil. Cet orgueil est celui de la prospérité vertueuse , celui de l'adversité intrépide , celui des travaux importants & utiles , celui de l'héroïsme simple & désintéressé : je le souhaite à tous ses adversaires. Ils me répliqueront : Et vous qui l'exaltez , êtes-vous sans intérêt ? Non ; je reconnois franchement que je m'intéresse à tout le bien qu'il fait & à toutes les vérités qu'il enseigne. Je préleve sur cela deux grandes parts pour moi ; le bonheur d'être instruit , & le charme d'être ému.

Je résume cette longue remarque. On reproche à M. Necker tout ce qui ne dépend pas de lui. Lorsqu'une révolution est dirigée par un grand homme , elle s'arrête à la borne de ses principes ; mais lorsqu'elle est conduite par un corps nombreux , elle

fuit , à travers les événemens , la marche des passions ou celle des opinions tumultueuses. La Métaphysique , la Vanité , l'Ambition , la Vengeance , se disputent alors un Etat. La Métaphysique voudroit en faire un Roman , la Vanité un Théâtre , l'Ambition un Champ de bataille , la Vengeance un Désert.

ADDITION sur la journée du 6 Octobre.

Cet Ecrit venoit d'être imprimé à la hâte , lorsque l'imprudence de quelques Hommes de la Cour a occasionné une nouvelle tempête populaire. Ce n'est pas à moi d'excuser les fautes de l'Aristocratie , ni de condamner les insurrections du Patriotisme. Je me bornerai à deux observations , l'une sur les Orateurs qui ameutent la multitude , l'autre sur les faux bruits que les différens partis répandent. Les Orateurs , chassés du Palais-Royal par la vigilance municipale , se sont réfugiés dans une forteresse imprenable , les Halles. Les

faux bruits qui jusqu'ici ne circuloient que dans les ténèbres , retentissent dans des Journaux publics. Leurs mensonges se détruisent , il est vrai , le lendemain , mais ils ont produit l'erreur & quelquefois l'émeute de la veille. Un événement , à double face , moitié effrayant , moitié consolant , va , selon toute apparence , anéantir ou affoiblir du moins le double danger des Orateurs & des faux bruits. C'est l'enlèvement que Paris a fait de Versailles. Versailles, quoique peu éloigné de Paris , sembloit quelquefois en être à cent mille lieues. Les récits les plus invraisemblables , les complots les plus chimériques étoient crus sur la foi de la calomnie. On ne prenoit pas la peine de rien vérifier. Le séjour du Roi , de la Famille Royale , des Ministres & de l'Assemblée législative , rapproché de nous , va mettre sous nos yeux tous les mouvemens que chacun représentoit comme il vouloit à notre crédulité. La résidence royale à Paris rétablira , en quelque sorte ,

la Royauté & la Capitale ; la Royauté , en lui donnant pour témoin & pour garde le Peuple lui-même ; & la Capitale , en y rappelant , avec la confiance & la paix , la richesse , le crédit , le commerce , les arts & les plaisirs. Car , quelque admirable Constitution que l'on donne à un Etat , il n'aura rien s'il n'a pas le bonheur. L'image même du bonheur est capable quelquefois de maintenir l'ordre public. Une Capitale sur-tout , telle que Paris , ne pourroit subsister dans le trouble & la défiance. La liberté doit être un meilleur ordre de choses & non le désordre de tout. O Paris ! si l'anarchie & la terreur ne cessent pas dans tes murs , n'espère plus te relever jamais. Tu étois un Colosse d'or , & tu feras à peine un Colosse de boue ! Une foule immense de Propriétaires , une foule innombrable de Voyageurs , en se séparant de toi , te relégueroient dans ton enceinte , & te détacheroient & de la France & de l'Europe. J'ai déjà prophétisé ton sort ; mais je révoque une prédiction si noire , depuis

l'arrivée de ton Monarque. J'ignore si l'ivresse publique m'exalte moi-même , mais je regarde le retour du Roi à Paris comme le retour de tous les biens , & comme une résurrection de la Monarchie.

Punissons les Auteurs de nos désastres par le spectacle de l'ordre renaissant. Sans doute ils espéroient que la journée du 6 commenceroit la guerre civile. Il se repaissoient dans leur idée du sang le plus précieux & des ruines les plus vastes. Le Peuple , crédule à ses Instigateurs , mais animé par de meilleurs principes , a entendu la voix de l'Humanité. L'armée municipale s'est souvenue qu'elle étoit conduite par un Héros , armé pour les Citoyens , & non pour les Rebelles. Le Souverain, Pere facile & juste , a mieux aimé suivre ses Enfans avec bonté, que les repousser par la force. La fidélité françoise a éclaté au travers de la plus aveugle impétuosité. Le triomphe de l'amour ne laissoit pas appercevoir celui de la violence. On paroissoit éloigner un Prince de ses ennemis & non de sa Cour.

On sembloit transférer l'Idole du Peuple & non l'enlever. Roi vertueux & chéri, vous voilà au milieu de nous, entre deux Familles, celle de votre nom que l'on aime, & celle de vos Sujets que vous aimez. Vous voilà plus près de nos regards, &, par-là, plus près de nos cœurs. Vous voilà réinstallé dans ce Palais qu'habitoit Henri IV. Le Château de Versailles réveille des souvenirs allarmans. L'Espérance semble assise aux barrières du Louvre. Là échoueront enfin les Perturbateurs de la France. De-là sera proclamée cette Constitution qui sera pour nous un Monument bien plus auguste que cette Colonnade tant vantée & jusqu'ici déserte. C'est-là que le Peuple s'accoutumera à révéler & à chérir tout ce qui vous appartient.

Peuple François ! souffrez que je vous parle à cœur ouvert. J'ai défendu le premier la cause de la Liberté ; je mourrai dans ce sentiment ; je voudrois le communiquer au Monde entier ; mais ce sentiment peut-il

être utile aux Hommes s'il est sans regle ?

La Liberté des Citoyens consiste-t-elle dans la domination insolente de tous ?

La Liberté de l'Etat consiste-t-elle dans la dissolution de tous les pouvoirs ?

La Liberté du Commerce consiste-t-elle dans la violation de toutes les Loix commerciales ?

La Liberté de la Presse consiste-t-elle dans le déchaînement de tous les Libellistes ?

Ecoutez ces Libellistes incendiaires :

Au nom de la Nation, ils vous soulèvent contre l'Assemblée Nationale.

Au nom de la Nation, ils vous soulèvent contre le plus humain des Monarques & le plus sage des Ministres.

Au nom de la Nation, ils vous soulèvent contre les Représentans de la Commune, que vous avez choisis vous-mêmes pour les fonctions les plus importantes à votre sûreté.

Au nom de la Nation, ils vous soulèvent contre les meilleurs Citoyens, pour vous

asservir à leurs opinions , pour devenir eux-mêmes vos Despotés , pour former enfin l'Aristocratie la plus dangereuse & la plus exécration , celle des Scribes & des Jannissaires.

O vous , qui représentez la Nation véritable , Membres fideles du Corps Législatif , permettez que je vous adresse avec respect ma dernière parole ! Vous avez été les spectateurs consternés d'une scène sans exemple , & qui pouvoit devenir une tragédie sans égale. Reconnoissez , par cet événement , combien la Loi , le Sceptre , votre sûreté & la nôtre ont besoin d'une autorité puissante. Cette autorité sans frein s'est détruite par ses excès. La Liberté sans borne se détruiroit de même par des excès non moins funestes !



